

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 14

Artikel: Camille Flammarion
Autor: Flammarion, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194205>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» — Ça ? me répondit le docteur, c'est un malheureux qui a trop téléphoné ! »

Ce triste récit nous dit assez qu'il ne faut user du téléphone que modérément. En agissant ainsi, nous allégerons la pénible tâche de ces demoiselles, et nous ne nous exposerons pas à pousser du doigt les aspérités d'un mur.

L. M.

Camille Flammarion.

Nous pensons qu'après les remarquables conférences données à Lausanne et à Genève, conférences qui ont pris au milieu de nous l'importance d'un petit événement, nos abonnés liront avec intérêt quelques détails biographiques sur l'illustre astronome.

M. Flammarion est né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), en 1842. Il vintachever à Paris les études qu'il avait commencées au petit séminaire de Langres, fut attaché dès 1858 à l'Observatoire de Paris, en qualité d'élève astronome, et fit partie, pendant quatre ans, du Bureau des Longitudes pour le calcul de la connaissance des temps. Il quitta dès lors l'Observatoire et se fit connaître en publiant la *Pluralité des mondes habités* (1862), ouvrage qui obtint le plus brillant succès.

A partir de ce moment, le jeune savant s'est voué à la vulgarisation des sciences, et l'a fait avec un talent qui lui a valu une précoce réputation. Devenu, en 1862, un des collaborateurs les plus actifs du *Cosmos*, M. Flammarion fut chargé, trois ans plus tard, de rédiger la partie scientifique du journal le *Siècle*. Vers la même époque, il se mit à faire sur l'astronomie des conférences populaires, qui ont été très goûtées. En 1868, il fut nommé président du jury dans la section des sciences à l'exposition maritime du Havre, reçut de M. Duruy le titre d'officier d'académie, et opéra plusieurs ascensions aérostatiques, dans le but d'étudier la direction des courants aériens et l'état hygrométrique de l'air.

M. Flammarion est un écrivain distingué, au style alerte et facile, un savant d'un incontestable mérite, mais qui se laisse entraîner parfois, par excès d'imagination, dans des rêveries mystiques, dans des hypothèses purement chimériques, qui sortent complètement de la science pure.

M. Flammarion a fait présenter à l'Académie des sciences, le 11 août 1870, un important travail sur la rotation des corps célestes. On sait que les révolutions des planètes autour du soleil ont été expliquées par Képler. Il n'en est pas de même des mouvements de rotation. Jusqu'ici on n'en avait point donné l'explication, et ils étaient restés en dehors des lois générales du système du

monde. La Terre tourne en 24 heures, Jupiter en 9 heures 55 minutes, Saturne en 10 heures 16 minutes, etc.; mais les astronomes n'avaient pas encore découvert la cause de ces différences de vitesse. C'est à M. Flammarion qu'en revient l'honneur. Ses calculs l'ont conduit à cette loi simple : *Le mouvement de rotation des planètes est une application de la gravitation à leur densité respective.*

On doit à M. Flammarion de très nombreux ouvrages scientifiques, très répandus, et traduits dans toutes les langues.

Onna reciliamachon.

On monsu avai eingadzi dou z'ovrâi à la dzornâ po férè on travau dein sa campagne. Volliâvè férè on cheindâi po sè promenâ dein on bou; et po cein, faillâi copâ cauquiès pliantès, traîrê dâi bossons, petsi on pou iô y'avai dâi bos-sès et portâ la terra iô y'avai dâi crâo, po qu'on pouéssè allâ à pliat. C'étai on bin galé ovrado, et y'ein avai po on part dè senannès.

Yon dâi z'ovrâi avai trâi francs cinquanta per dzo, et l'autro trâi francs. Stu derrâi, que n'avai pas su, quand s'étai eingadzi, diéro on baillivè à l'autro, fut on bocon eingrindzi quand sut l'afféré; et coumeint lo toupet lai manquâvè pas et que l'avai prâo dè boutafrou, ye va on dévai lo né, à la fin dè la dzornâ, vai lo monsu, po reciliamâ.

— Noutron maîtré ! se lâi fâ, yé oquie à vo derè, estiusâdè mè ! mon camerâdo François gâgne trâi francs cinquanta per dzo; et mè, que travaillo po lo mein atant què li, n'é què trâi francs. Mè seimblî que cein n'est pas tant juste et qu'on porrâi bin gâgni atant l'on què l'autro.

— Vo z'ai résoun, se repond lo monsu à l'ovrâi, qu'étai dza tot conteint; vo z'ai dianstre bin résoun; assebin, du z'ora, François arâ trâi francs, coumeint vo !

On drôlo dè remido.

Quand l'est qu'on dit que y'a dâi lulus que preignont dâi pétubliès po dâi lanternès, c'est po férè compreindrè que clliâo gaillâ sont dâi taborniò.

Eh bin, vaitsè z'ein iena d'on tadié dè cllia sorta :

Sa fenna étai tant malâda, que faillu modâ queri lo mäidzo po savâi cein que l'avai et po tâtsi dè la soladzi et dè la gari. Cllia pourra fenna avai tant dè fivra que le canfarâvè dein son lhi coumeint 'na soupa que borbotté, et lo mäidzo, quand l'a z'ua vussa, a écrit on ordonance po l'apotiquière et fe ào gaillâ :

— Et il faudra, à part ceci, lui donner à sucer des morceaux de glace...

Cauquiès dzo ein aprés, lo mäidzo revint po vairè coumeint cein allâvè, et

trâovè l'hommo que tsapiâvè dâo bou devant la mâison.

— Et puis, comment ça va-t-il, se fâ ?

— Oh ! cein ne va rein tant bin, respond lo gaillâ, et du qu'on lâi a bailli à suci cein que vo no z'ai de, l'a la gâola tota ein viva tsai.

Lo mäidzo va cein vouâiti, et tot ébâyi dè lâi vairè la botse tot einsagnolâie, ye dit à l'hommo :

— Avez-vous encore de cette glace que vous lui avez donnée à sucer ? Allez m'en chercher !

Lo tâdié va dein on autre pâilo, et rapportè... on merião ébrequâ.

Tante Toc-toe !

Tantôt, en feuilletant un vieil album de famille, j'ai revu son portrait, un peu pâli, un peu jauni peut-être, mais tout souriant encore, en sa franche cordialité inoubliable.

Si les atours sont démodés, si les traits ne s'accusent plus très nettement et semblent s'effacer en une incertitude de rêve, l'image réveille, néanmoins, d'exquises réminiscences, soudainement évoquées par le cœur, ce magicien incomparable !

Et tout un coin de passé reparaît, un coin charmant de passé d'enfance qui reste bien vivant parmi les choses mortes d'une époque déjà lointaine.

Oui, c'est ainsi qu'elle était, autrefois, cette chère tante aimée, avec sa bonne figure avenante, ses longs bandeaux de cheveux grisonnantes, et son large chapeau orné de plumes superbes qui excitaient notre admiration juvénile. C'est ainsi qu'elle était : simple, douce, expansive, et très digne cependant, presque imposante même, à ses heures.

Nous passions chez elle une partie des vacances, mon cousin Fernand et moi. Et nous adorions cette femme si naturellement aimable, providence des pauvres, bienfaitrice des enfants. Certes, elle nous payait de retour, généreusement, avec usure. Oh ! comme elle les aimait, ses neveux, et qu'à merveille elle s'entendait aux gâteries raffinées ! Chaque jour, des primeurs, des crèmes, des bonbons exquis, des fruits appétissants. Pour nous, le beau jardin ensoleillé rempli de jolies fleurs qui s'emperlaient en les fraîches matinées; pour nous, les salons confortables quand la pluie tombait et que le vent faisait rage au dehors. Partout l'on pouvait courir, chanter, s'ébattre librement en l'hospitalière demeure: tante Toc-toe souriait toujours et ne grondait jamais.

Pourtant — la perfection n'étant pas de ce monde — l'excellente femme avait un petit travers, un tout petit, un tout petit.... Levée dès l'aube, elle ne pouvait laisser dormir personne : c'était en vérité un réveille-matin. Oh ! quel malin plaisir elle prenait à mettre fin, brusquement, au sommeil des domestiques et des servantes, non moins impitoyable pour ses chers neveux !

Or, en bons collégiens, nous aimions faire la grasse matinée, et les réveils en sursaut, rappels des leveurs matinaux de la période scolaire, nous inspiraient une répugnance instinctive.

A plusieurs reprises, discrètement, nous l'avions avoué presque à notre bienfaitrice